

L'Affaire Céline

Michel Eckhard Elial

Exposition

Première rencontre à Tel-Aviv en 1989-90 autour de la revue dans un café de galerie marchande à l'américaine, près de la Librairie Française. Dans le vacarme, on ne s'entend guère, mais je connais Jacques Ovadia. Son passé de journaliste, de baroudeur et aussi de poète. N'a-t-il pas publié aux Editions Seghers en 1962 ces belles et violentes «Clameurs rationnées». Un poète qui vient du bout du monde, comme Cendrars, mais qui a bourlingué entre beaucoup de lieux, de métiers, de peaux : né en Grèce de mère d'origine allemande, élevé en Egypte (il apprend l'arabe auprès d'un cheikh d'El-Azhar) et en France, il a été successivement mineur d'or près de la frontière soudanaise, adjoint au commissaire de bord d'un cargo, légionnaire aux côtés de la France Libre (il participe à la bataille d'El-Alamein), reporter en Egypte et en Mer Rouge où il a pêché le requin, avant de s'installer en Israël en 1948-50 qui le transforme à nouveau en maçon, paysan, pêcheur à Eilat. A partir de 1951, c'est la filière journalistique qui le happe (De l'«Echo d'Israël» à «Réalités d'Israël» en passant par des correspondances pour des journaux français : «Libération», etc) et du fait qu'il voyage beaucoup à l'étranger et de son expérience, un certain nombre de *missions* lui sont confiées... Jacques Ovadia n'a jamais cessé d'écrire pour lui, avec l'ambition, ici et là, de publier (ses poèmes sont présents dans l'Anthologie Marabout de la poésie française, parsemés en des revues comme «Simulacres», «Ariel», etc... Il nous propose donc des poèmes engagés pour «Levant», appréciée pour sa volonté de promouvoir un dialogue que lui, pour sa part, juge éminemment politique. Nous avançons bien sûr, avec ce projet, sur un terrain

miné ; je tâche, comme en beaucoup d'autres occasions, de lui confier mon regard sur les choses, notre approche humaine et poétique du terrain, cette «ligature» méditerranéenne qui va à l'essentiel... Ovadia revient sur l'histoire de ses multiples recommencements, métamorphoses. Il m'apprend ainsi, au détour de la conversation, un épisode que je ne connaissais pas de ses pérégrinations, la relation qu'il entretint avec Louis-Ferdinand Céline des années 1955-56 à 1960. Si le point de départ fut l'estime pour un maître-écrivain et l'espoir que l'auteur du «Voyage au bout de la nuit» l'aide dans la course d'obstacles que représente la recherche d'un éditeur, Ovadia trouva en Céline un interlocuteur singulièrement curieux de tout ce qui touche Israël, la réalité israélienne - le kibboutz, Ben Gourion, l'armée juive - bref, de tout ce qui à ses yeux pouvait transformer définitivement la vision stéréotypique, ghettoïsée du Juif si communément partagée. Ne le voit-on pas même subitement intéressé par une possible traduction du «Voyage» en hébreu ? Deux rencontres à deux ans d'intervalle (1958 et 1960) précédées d'un échange épistolaire ; nous n'avons trace que de la dizaine de lettres, publiées ici, que Céline envoya à son destinataire israélien de 1955 à 1956 et qui retracent le compte-rendu des vains et minutieux efforts déployés par Céline pour caser le manuscrit d'Ovadia. Celui-ci qui portait le titre des «Guignols sous le ciel bleu» avait été composé dans le feu même de la bataille d'El-Alamein. On sait qu'après avoir été refusé à une voix près par le «Comité» Gallimard et puis «déménagé» à l'initiative de Céline chez Fasquelle, le manuscrit se perdit. Qu'importe, le contact entre les deux hommes était établi ; ils devaient donc se revoir, entre chats et jeunes ballerines, dans la Villa de Meudon sans téléphone ni radio, perdue au fond du jardin sauvage, où Louis-Ferdinand Céline termina son solitaire voyage.

L'Affaire

L'intérêt littéraire et historique à publier cette correspondance israélienne de Céline se heurta aussitôt à un antidote de poids, le vieux réflexe moral, dont on peut simplement déplorer qu'il vienne le plus souvent avec tant de retard, après-coup. A peine étions-nous sortis de l'Affaire Heidegger que de nouvelles oubliettes de l'histoire se rouvraient... L'Occident, entré dans un

nouveau tourbillon de son histoire optait pour l'éthique et décidait de toiletter l'âme de ses intellectuels. Hommage soit rendu à Jürgen Habermas d'avoir su raison garder quand il écrit* : « Cette conception très stricte de l'unité entre l'oeuvre et la personne d'un penseur ne me semble pas rendre compte de l'autonomie de la pensée, si surtout de l'histoire de son efficience. En disant cela, je ne nie nullement tout lien interne existant entre une oeuvre philosophique et le contexte biographique de sa genèse, ni non plus le degré de responsabilité que porte un auteur lorsqu'il a la possibilité de réagir de son vivant aux conséquences non voulues de son discours ».

Or l'intérêt principal de cette «Affaire Céline» réside dans une histoire qui reste à écrire et qui concernerait, comme le suggère par ailleurs Claude Gandelman, l'analyse culturelle, idéologique du dibbouk juif qui hante aussi bien l'écriture que la vision historique de Céline. Quelle ne fut pas, dans cette perspective, l'étonnement de lire dans le n° 9 de la Revue «SHEM» - revue du mouvement national hébreu, rédigé d'abord à Paris puis à Marseille par Choron-Gourewitz - à la date d'août 1944, de lire dans le cadre d'un «Hommage à L.F Céline» le diagnostic suivant : « Comme les juifs, Céline est un isolé, un homme de nulle part, qui n'a plus rien à quoi se rattacher. Le judaïsme dispersé ne crée que des hommes négatifs, hâbleurs, stériles. (On ne peut produire que dans son pays et pour soi). Le judaïsme dispersé est le mode de vie d'une civilisation décadente et déchue. Céline sent la décadence des civilisations occidentales dités gréco-gallo-romaines ; il sent l'avenir «juif» qu'annonce cette décadence : il en a peur. Il reconnaît dans cette dissociation des sociétés blanches la grande peur primitive, la peur de la solitude. »

C'est cette peur là, à laquelle s'origine l'antisémitisme célinien qu'il conviendrait de décoder pour lire enfin Céline dans le texte de son «efficience» mais aussi celui de la déconstruction de notre fin-de-siècle.

* Martin Heidegger; L'«Oeuvre et l'engagement». Paris, Cerf 1988 (p 10-11)

Quand j'ai rencontré Céline

Jacques Ovadia

Quand Louis-Ferdinand Céline m'a reçu chez lui, à Meudon, route des Gardes, il m'a demandé de lui parler d'Israël. Il a dit, après avoir écouté : « Ben voilà, un homme nouveau se fabrique là-bas... un bâtisseur... un cultivateur... un guerrier... » Devant la résistance victorieuse des forces juives contre les armées arabes pendant la Guerre d'Indépendance, l'écrivain avait adressé à l'hebdomadaire «France-Dimanche» un court article où il s'écriait d'emblée : « Vive les Juifs, bon Dieu ! » Et cette exclamation avait fait la manchette de la «Une» de l'hebdo.

Quand je l'ai vu, il était tassé sur son siège ; visiblement, il souffrait des suites de ses blessures reçues au champ de bataille en 1914... Un bras fonctionnait mal, il avait été trépané et souffrait de terribles migraines. Je voyais maintenant un homme aigri, fatigué, mais n'ayant rien perdu de sa vivacité. Parlant littérature, il me disait : « Ecrire, c'est un travail de bagnard, il faut être très méticuleux, ne pas jouer avec la grammaire, revoir les phrases... Tenez, un de mes parents, Auguste il s'appelait, qui était employé aux écritures dans une sous-préfecture, était un maniaque de la virgule... elle devait être à sa place, toujours, la virgule... Et puis, il y a l'émotion, sans l'émotion, on ne peut pas vraiment écrire, l'émotion c'est le style... Lisez donc Rabelais dans le texte... » Parmi ses contemporains, peu trouvaient grâce. Proust avait tout en quelque sorte pour lui déplaire ; juif, pédéraste. Mais c'était surtout le fait qu'il fût décadent qui le

repoussait. Il s'opposait aussi à son style. « Moi, je suis un homme, j'écris comme un homme, disait-il. L'homme ne s'exprime pas comme Louis XIV ». Par contre, il lui reconnaissait le talent de savoir «chier les phrases».

Avant de le voir, j'avais correspondu avec Louis-Ferdinand Céline. Parlant d'édition, il m'écrivait : « Pour être édité, il faut être académicien ou pédéraste fameux ».

Une autre fois, nous avons parlé du communisme. Céline avait dit : « L'idéal du communisme, c'est de jouir dix fois plus qu'un bourgeois ». Il me parlait de l'URSS où il s'était rendu pour toucher ses droits d'auteur. Le «Voyage au bout de la nuit» avait été traduit en russe, c'était le livre de chevet de Staline... Il exprima sa grande déception, mentionna l'état déplorable des hôpitaux russes, ajoutant : « Le communiste est dans le fromage, il a la carte du Parti, il a des privilèges, il est à part, le communiste, ce n'est pas le peuple... » Il a terminé par cette phrase que je n'oublie pas : « L'homme enlèvera toute sa signification au communisme, c'est le peuple qui aura raison, un jour, vous verrez, il jettera le communisme aux poubelles ».

Louis-Ferdinand Céline voulait faire traduire le «Voyage» en hébreu, le faire paraître en hébreu. Je suis allé voir les éditeurs. Bien entendu, aucun n'a accepté. L'un d'eux, dans un modeste bureau de la rue Yavneh, à Tel-Aviv, a répondu que ce n'était pas le moment : « Un jour, peut-être ».

Je me rappelle encore, quand je l'ai vu pour la première fois, son irritation : « Cessez de m'appeler «Maître», que les autres le fassent, pas vous... Si vous tenez tellement à me décorer d'un titre, appelez-moi «docteur». Il avait la voix éraillée, il était enveloppé dans ce que j'ai pris pour une grosse couverture verdâtre, c'était peut-être un macfarlane. A la fin, voyant ma curiosité, il m'a révélé qu'il se couvrait d'une houppelande de berger landais. Il est mort quelques heures après avoir achevé le manuscrit de son dernier ouvrage : «Rigodon». Je crois qu'il prévoyait sa mort. La seconde fois que je l'ai vu, il se plaignait de violents maux de tête. Je ne sais pourquoi nous avons parlé de la guerre. « On a gueulé que j'étais collaborateur... encore une insulte... je n'ai collaboré avec personne... et puis pour moi, les Allemands, c'était pas Hitler... Il y a une fameuse différence... Ah ! On m'en a fait baver à ce propos... Dites, ça s'est amélioré après la guerre ? ... On m'a tout brûlé, tout saccagé... Les lendemains qui chantent ?

J'en ris, j'en ris jaune... » Je n'ai pas voulu lui parler du conflit israélo-arabe. Je crois qu'il n'avait pas envie d'en parler. Mais il tenait à me revoir, j'ai perdu les lettres de cette période. Ce qui l'intéressait, c'était surtout les nouvelles d'Israël. Il en avait des échos assez justes. « Israël est dirigé comme une communauté juive d'Europe Centrale. Vous avez un homme qui est un peu comme De Gaulle, qui connaît bien son peuple et qui veut que le peuple se dépasse, c'est Ben Gourion. » Israël avait pour lui un très long chemin de sueur et de sang à accomplir avant de se retrouver libre. Il avait toujours eu en tête l'idée d'un homme libre, d'un homme très populaire et l'existence d'un Etat Juif lui avait ouvert les yeux.

Folie de Céline

Claude Gandelman

Folie de Céline qui, dans «*Bagatelles pour un massacre*», dit qu'il « veut tout massacrer », mais accuse aussi les Bourbons, ledit Roi Soleil, en particulier, d'être *Juifs* parce que : *nez juifs*, mais aussi Racine, Zola, pêle-mêle sont *nez juifs*, dans *Bagatelles*.

Le *Massacre* qu'envisageait alors Céline, et pas seulement pour les Juifs, mais aussi pour ses Editeurs, pour ses collègues écrivains ou médecins, pour ceux qui parlaient mal de lui dans ce qu'on nomme aujourd'hui les médias, ce n'était pas celui des fours crématoires... Et quand on dit « tout vouloir massacrer », même en 1937, pense-t-on nécessairement à un massacre ; pensait-il vraiment au réel massacre qui allait venir, à la Shoah ?

Breton, lui aussi, recommandait à ses jeunes gens en colère de descendre dans la rue avec un pistolet chargé et de « tirer longuement, au hasard, sur la foule » ... « l'acte surréaliste le plus simple. »

Céline a-t-il fait pire que Paul De Man, sur lequel on publie aujourd'hui des «*Biographies intellectuelles*» (Christopher Norris pour citer la dernière en date). En Belgique occupée par les Nazis, De Man n'écrivit-il pas plus de deux cents articles anti-juifs en 1941-42, à l'heure la plus noire du Peuple juif... Céline a écrit «*Bagatelles*» en 1937. Il s'est tu sur les Juifs pendant l'Holocauste. Lequel des deux a été le meilleur pourvoyeur des fours crématoires ?

Selon Banda, les clercs sont toujours prêts à trahir (sur ce point Céline, certainement, ne pensait pas autrement). A trahir pour le *m'as-tu-vu*, pour le brin de pouvoir qu'ils n'ont pas et qui leur semble être un dû. *Dû à l'intelligence*. Il n'y a aujourd'hui

d'autres *clercs* qui voient, par exemple, l'extermination des Juifs comme « une faute de syntaxe dans le discours idéologique nazi. » Subtilités ! Comment croit-on qu'ils se seraient comportés, ceux-là, à l'époque en question ? Mais Céline, justement, n'était pas un *clerc*, au sens où l'entendait Benda. Il est l'un des rares - peut-être même le seul - qui se soit excusé ; qui ait « demandé pardon » ... sans doute, un *pardon* compliqué, à sa manière tortueuse, douteuse, parfois à la limite de la mauvaise foi. Il a, néanmoins, après la Shoah, regretté de s'être occupé des « histoires juives » qui, a-t-il dit, « ne le regardaient pas, ne regardaient personne... »

« Question Juifs, il y a beau temps qu'ils me sont devenus sympathiques, depuis que j'ai vu les Aryens à l'oeuvre. Fritz et Français... »

Giraudoux, qui n'était pas exactement fasciste a-t-il jamais demandé pardon pour son écrit, qui, lui aussi, a plus que des relents d'antisémitisme ? - et Giraudoux était alors au pouvoir : combien de Juifs fuyant le Nazisme a-t-il refoulé hors des frontières françaises ? Giraudoux était ministre. Céline lui, n'avait pas le pouvoir, n'a jamais eu le pouvoir de faire du mal autrement qu'avec les mots. Et il est vrai qu'on peut faire beaucoup de mal avec les mots, et Céline, sans doute, a fait beaucoup de mal.

Mais c'est comme en-tête au plus célèbre de tous ses livres - « *Le Voyage au bout de la nuit* » - que son reniement de la haine pour les Juifs « donne la plus grande impression de sincérité » (il s'agit de l'édition du Livre de Poche des années cinquante, la première après celle de 1936. Voici l'exergue :

« Vous me direz : mais c'est pas « *Le Voyage* » ! Vos crimes là que vous en crevez, c'est rien à faire ! C'est votre malédiction vous-même ! Votre « *Bagatelles* » ! La justice vous arquinque ? Garotte ? Et foutre que vous plaiguez ! Zigoto ! »

C'est donc une « malédiction soi-même » qu'il a pratiqué, dit-il, de par son abomination des Juifs. Cela suggère, comme on l'a déjà dit, un *dibbouk*, ou un double juif, en soi-même. N'y a-t-il pas une étiologie psycho-sociale à cette auto-malédiction ?

Mots en chemise brune

Pour Kaminsky, auteur de «*Céline en Chemise Brune*», c'est aussi la cyclicité de l'histoire qui explique tout : « Je veux éviter toute méprise... je ne raconte que comment les Juifs furent, un peu partout, chassés et persécutés, en même temps, des hommes fuyant la peste, la misère ou le diable, parcoururent l'Europe en se flagellant, et des enfants partirent en croisade pour délivrer le Saint-Sépulcre. Aujourd'hui, nous traversons une période semblable. Des fous individuels nous menacent et des folies collectives nous guettent. C'est pourquoi le cas de Céline ne regarde pas - ou pas seulement - les aliénistes, mais aussi et avant tout la société. »

Les thèmes de la phobie célinienne envers les Juifs sont bien connus : « ... réfugiés dans l'univers clos de la « Douce France », les Français, devenus veules et repus se laissent contaminer par les Juifs, sorte de virus venu de l'Est, et agents de la bâtardisation de la *race française* ». Ce n'est pas que les théories raciales de Céline soient vraiment à prendre au sérieux. Dès la première page du «*Voyage*», Bardamu-Céline se moque du *Temps*, journal de droite (et qui sombrera quelques années plus tard dans l'ignominie de la collaboration), « Y en a pas deux comme lui (Le Temps) pour défendre la race française ! Elle en a bien besoin, la race française, vu qu'elle n'existe pas ! Que j'ai répondu moi, pour montrer que j'étais documenté et du tac au tac... La race, que t'appelles, comme ça, c'est seulement un grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puceux, transis, qui ont échoué ici poussés par la faim, la peste, les tumeurs, le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France. Et puis, c'est ça les Français. »

En ce qui me concerne, je crois que l'étiologie du fascisme linguistique de Céline est avant tout socio-linguistique. Céline ne peut pas se servir du langage des clercs, du langage des universitaires. Il ne peut pas non plus se servir de celui des prolos. Céline aurait pu choisir la colère contre le racisme, la colère contre l'hitlérisme. Il lui aurait fallu, pour cela, mimer un langage qui n'était pas le sien : celui du *prolo* français ou parisien. Mais le prolétaire parisien organisé, conscient de son appartenance, n'a pas de langage transportable : son discours vise des univer-

saux ; il est l'esclave qui doit, dialectiquement, devenir le maître et il ne peut parler que de la logique (dialectique et historique) qui l'entraînera vers sa propre *maîtrise*, c'est à dire de technique révolutionnaire ; son discours est aussi celui de la solidarité idéologique : solidarité internationale de classe, solidarité, à l'époque où s'écrit «*Le Voyage*», avec les Espagnols en guerre, etc... Au contraire, le langage de l'émotivité individuelle ne peut être que le langage de haine, que langage d'*intérêt* personnel. Les haines bien chaudes sont individuelles et non idéologiques.

Or ce langage *chaud* de la haine individuelle exacerbée ou rentrée, c'est le langage de la petite bourgeoisie. C'est d'ailleurs de cette classe dont se réclamera Céline. Dans les «*Les Beaux Draps*» ne proclame-t-il pas que « prolo n'aime pas travailler, c'est de la gueule et du moindre effort » tandis que la classe «sérieuse», celle qui compte, « c'est la petite bourgeoisie ».

Pour produire de l'émotion il faut de la colère ; mieux, il faut un «méchant» pour assouvir cette colère, (Céline ne le dit-il pas dans «*Le Voyage*» - nous citons de nouveau cette phrase plus bas : « Ca serait bien si on pouvait distinguer les bons des méchants... »).

Ce n'est peut-être pas que notre écrivain soit foncièrement manichéen : il est trop intelligent pour cela, mais qu'il ait besoin d'un *objet* de colère, d'un objet de fixation de colère verbale, du colérique langage petit-bourgeois. Or au vingtième siècle c'est *le Juif* qui a cette fonction de fixer sur lui le langage de la haine. Le fait est que l'écriture de Céline, dès «*Le Voyage*», mime les *idiotismes idiots* de la petite bourgeoisie parisienne, de ces petits commerçants dont faisait partie sa mère. On peut les relever dans «*Le Voyage*» : « Y en avait plus qui y en avait encore des rues... » ; « Tout arrive... » ; « C'est bien mieux payé et plus artiste les choeurs que la figuration simple » ; « Ca serait pourtant pas si bête s'il y avait quelque chose pour distinguer les bons des méchants. » ; « Ils n'en avaient plus qu'ils en avaient encore les clients... »

Qui parle ainsi, sinon cette petite bourgeoisie besogneuse - besogneuse également dans la lourdeur, la laideur de son expression laborieuse et malhabile.

Mais c'est avec cette matière (quasi fécale) que Céline doit fabriquer sa petite musique. Il y a une ligne droite entre l'utilisation de l'*idiotisme* verbal et l'utilisation de l'*idiotisme* idéologique de ce « socialisme des imbéciles » comme le nommait Lénine.

Emouvez-vous bon dieu !

Céline est revenu très souvent là-dessus : son but, c'est avant tout la création d'un style *émotif*, voire d'une langue de l'émotion. Dans la préface de «*Guignol's Band*», mais aussi dans de nombreuses lettres et interviews, il insiste là-dessus.

« En ce qui concerne la littérature française (...) nous sommes les pupilles des religions catholique, protestante, juive... enfin des religions chrétiennes. Ceux qui ont dirigé au cours des siècles l'instruction des Français, ce sont les Jésuites. Ils nous ont appris à faire des phrases traduites du latin, bien balancées, avec un verbe, un sujet, un complément, un rythme. Bref, du prêchi-prêcha, du sermon. On dit d'un auteur : « Il file bien la phrase... » Moi je dis : « C'est pas lisible ». On dit : « Quel magnifique langage de théâtre ! » Je regarde, j'écoute : c'est plat, c'est rien, c'est zéro. Moi j'ai fait passer le langage parlé à travers l'écrit. D'un seul coup. »

Et à la question de Claude Sarraute, « Que cherchez-vous à montrer ? » Céline répond : « L'émotion. » Le biologiste Savy a dit justement : « Au commencement était l'émotion » et pas du tout « Au commencement était le verbe. Quand vous chatouillez une amibe, elle se rétracte, elle a de l'émotion ; elle parle pas mais elle a de l'émotion ; Le bébé pleure, le cheval galope ; à l'un et à l'autre, il faut apprendre à parler, à trotter. Seulement nous, on nous a donné le verbe. Ca donne l'homme politique, l'écrivain, le prophète. Le verbe c'est horrible, c'est pas sentable. Mais arriver à traduire cette émotion, c'est d'une difficulté qu'on ne s'imagine pas... C'est horrible... c'est surhumain... c'est un truc qui vous tue le bonhomme. »

Si les mots, chez Céline, *bougent*, c'est qu'ils bougent sous le coup de l'émotion, par l'émotion. C'est de *palpite* qu'il s'agit, comme le dit l'écrivain dans sa courte préface ou préambule pour «*Guignol's Band*» :

« Le Jazz a renversé la valse, l'Impressionisme a tué le *faux-jour*, vous écrirez télégraphique ou vous écrirez plus du tout !... »

A vous de comprendre ! Emouvez-vous ! ... Emouvez bon Dieu !
Ratata ! Sautez ! Vibrochez ! Eclatez dans vos carapaces !
Fouillez-vous, crabes ! Eventrez ! Trouvez la palpité, nom de foutre ! La fête est là ! Enfin quelque chose ! Réveil ! Allez salut !
Robots la crotte ! Merde ! Transposez ou c'est la mort !

Je ne peux plus rien pour vous ! »

Il est remarquable que l'écrivain qui tient le discours le plus semblable à Céline dans notre époque moderne soit Kafka, pour lequel la littérature doit « être comme une hache qui brisera le lac gelé en nous » (Journal).

Mais, à l'époque des pamphlets, le style qui manque d'émotion, le beau style bien léché, mais dans lequel les mots « ne bougent pas » est dit non pas *jesuite* mais *juif*. Le style de la « maison Proust-Proust » n'est-il pas assez villipendé dans « *Bagatelles* » ? Voici ce que Céline écrit dans une lettre de 1943 :

« Il est beaucoup ergoté autour de Proust. Ce style ?... Cette bizarre construction ? D'où ? Qui ? Que ? Quoi ?

Oh ! c'est très simple ! *Talmudique*. Le Talmud est à peu près bâti, conçu, comme les romans de Proust, tortueux, arabescoïde, mosaïque désordonnée. Le genre sans queue ni tête. Par quel bout les prendre ? Mais au fond infiniment tendancieux, passionnément, obstinément. Du travail de chenille. Cela passe, revient, retourne, repart, n'oublie rien, incohérent en apparence, pour nous qui ne sommes pas juifs, mais de *style* pour les initiés ! La chenille laisse ainsi derrière elle, tel Proust, une sorte de tulle, de vernis, irisé, impeccable, capte, étouffe, réduit tout ce qu'elle touche et bave - rose ou étron. Poésie proustienne. Quant au fond de l'oeuvre proustienne : conforme au style, aux origines, au sémitisme : désignation, enrobage des élites pourries, nobiliaires, mondaines, inverties, etc... en vue de leur massacre. Epurations. La chenille passe dessus, bave, les irise. Les tanks et les mitraillettes font le reste. Proust a accompli sa tâche, talmudique. »

268

La Folie Céline

Cette lettre, écrite aux heures noires de 1943, mérite d'être analysée : ne serait-ce que parce que ce que Céline décrit ce qui arrive aux Juifs dans les ghettos de Russie et de Pologne, durant cette même année 43 (« les tanks et les mitraillettes font le reste ») en terme de la destruction que le style dit *juif*, de Proust, ferait subir au *lecteur français*, au *style français*.

Massacre et Emotion

Bagatelles et Massacre : l'idée de style comme *massacre* est, en elle-même, intéressante. Mais *massacre* de quoi, de qui ? De quoi ? Certainement de la *phrase bien filée*, du *beau style*, des

volontés de *faire classique*. Mais Céline n'est pas le premier - ni le dernier - écrivain qui a voulu abolir les grands prédécesseurs, « tuer le père littéraire », etc... pour installer à la place ses propres oeuvres. Mais je crois qu'on nous parle ici d'un massacre ou d'une destruction plus radicale : elle porte, cette destruction, *sur l'ensemble du langage écrit*. C'est l'ensemble *langue écrite* qu'il faut éjecter pour mettre à la place « la transposition émotive du langage », ce qu'il appelle « sa petite musique ». Le *massacre*, c'est aussi celui du lecteur traditionnel : on dit bien, à propos de musique dissonante qu'elle *massacre* les oreilles. La petite musique de Céline - non moins que le dodécaphonisme *juif-massacre* les oreilles du lecteur traditionnel, de l'amateur de *beau style*. En ce sens, la création célinienne s'inscrit bien dans cette « tradition de l'avant-garde », c'est à dire cette tradition de la provocation permanente du spectateur, du lecteur, de l'auditeur qu'effectue l'art moderne.

Céline ne connaissait pas les grands écrivains juifs de son époque, ceux de l'« avant-garde émotionnelle » et qui, eux aussi, transposaient le *langage parlé*, je pense, en particulier, à Alfred Doebelin. Il n'en a jamais lu une ligne. Il voit les Juifs, comme des *non émotifs*, comme se servant essentiellement d'une langue non émotionnelle (d'où le *sang* a été retiré : *cachère*.) Or au commencement « était l'émotion » ... « le verbe n'est venu qu'ensuite. » Les Juifs sont donc accusés d'être froids, intellectuels (sans le savoir Céline fait d'eux les *clerks* de l'autre Juif, Benda).

Cependant, comme l'art de Doebelin, et comme le dodécaphonisme et la peinture non figurative, la petite musique-Céline est ce qu'on pourrait appeler un art impliquant ou bien la *conversion* totale de l'auditeur, ou bien le *rejet* total. C'est un art de la disparition de l' *écrit* et de son remplacement par de l' *oral* transposé que l'on aime globalement ou que l'on rejette globalement. Il ne fait pas de doute que, sur ce plan-là, Céline se trouve du côté du Juif *dégénéré*. Doebelin a été persécuté par Hitler, sans doute à cause de ses origines juives, mais aussi parce qu'il fut l'un des premiers écrivains, outre-Rhin, à faire pour l'allemand, dans son « *Berlin Alexanderplatz* », ce que Céline faisait pour le français ; et il est ironique de penser que, né à l'Est du Rhin, Céline aurait été, lui aussi, comme ces Juifs dégénérés qu'étaient Doebelin et tant d'autres, envoyé dans ces camps qu'il réclamait pour eux.

Il ne fait pas de doute, pour nous, aujourd'hui, que c'est précisément l'émotivité verbale que l'avant-garde juive (allemande, surtout) et Céline, ont en commun... Ce sont aussi des écrivains juifs, ou pseudo-juifs, qui trouvèrent grâce auprès du vitupérant géant.

Céline et ses Juifs

Il y a tout d'abord, les *Juifs* imaginaires de Céline. L'un d'entre eux, c'est le critique et historien de l'art Elie Faure. Dans «*Bagatelles*» : « Elie Faure, bien que mi-youtre, mi franc-maçon me passionne... ». C'est à Faure qu'il écrit : « Savoir me taire. Ne pas baver comme un Juif, faire l'article pour vendre, exposer ce qui doit rester secret pour le vendre. Je vous parle brutalement, cher Elie, parce que vous êtes de l'autre bord malgré vous... ». Il n'est pas impossible que la fin de cette lettre ait affecté les dernières pages de «*L'Esprit des Formes*» consacrées aux Apocalypses : « Elie... l'Homme maudit. Il inventera des supplices mille fois plus effarants encore pour les remplacer (les guerres). Dans l'ovule, il n'est que le jouet de la mort. Bien affectueusement à vous... »

Faure n'était ni juif ni franc-maçon, mais, par noblesse d'âme, il n'a certainement jamais dénié devant Céline, cette double appartenance imaginaire.

Mais Céline a eu des amitiés avec des Juifs réels. Plus que de l'amitié, dans le cas de cette maîtresse juive viennoise, avec laquelle il entretient des relations amoureuses pendant plusieurs années, juste avant l'Anschluss (et avec laquelle il a entretenu une correspondance publiée, il y a quelques années, par la NRF). S'est-il jamais inquiété de savoir ce qu'est devenue cette femme ? Savons-nous si elle a été gazée ?

Céline a dû voir, aussi, c'est sûr, les autobus parisiens emmenant les familles juives, pêle-mêle, enfants et vieillards, pauvres (surtout pauvres) et riches, vers le Vel d'Hiv, lors de la grande rafle. A-t-il dit alors, dans son fort intérieur, comme Laval le dit publiquement lorsque quelqu'un voulut intercéder auprès de lui pour sauver quelques enfants juifs : « Je m'occupe de prophylaxie ? » C'est la langue pseudo-médicale de «*Bagatelles*», que parle Laval, justement ! Comment oublier cela, tracer un trait sur tout cela, qui vient aussi des *mots* de Céline ?

Et cependant, c'est, le premier, un Juif, qui, après l'Holocauste, va chercher Céline dans son exil danois, Milton Hindus, plus tard professeur à Brandeis. Le recueil de lettres de Céline à ce dernier est plein de demandes de café, de bas nylon, d'aides de toutes sortes.

Mais c'est une *psychothérapie* par le cri que Céline enyisage pour lui-même et pour Hindus, une psychothérapie par la haine hurlée, et qui a aussi à voir avec son style émotif, avec le fait de savoir crier ou vociférer : « Voyez-vous, mon cher Hindus, ce qui entretient cet éternel antisémitisme c'est l'orgueil des deux côtés - les Juifs veulent être des anges persécutés - les Gentils veulent aussi être des martyrs, abusés, pillés, etc... on n'en sort pas. Il faudrait une bonne fois pour toutes *LAVÉ TOUT LE LINGE SALE* - hurler haut et fort les griefs des Aryens contre les Juifs : qu'ils sont hypocrites, exploités, hystériques, despotes, orgueilleux maladifs, etc... - Des Juifs contre les Aryens : imbéciles sanguinaires, militaires, grégaires, sans arts, sans imagination, larbins, etc...

Tout ceci étant dit, bien dit - hurlé, il ne resterait plus qu'à s'entendre. C'est le diable qui entretient cette guerre éternelle : or le diable c'est l' *ORGUEIL...* »

«*Bagatelles*» n'était donc qu'une interlocution, la première interpellation instituant un dialogue ? Au cri de haine aurait dû répondre l'autre cri de haine, mais *bien hurlé* ? Mais, on le sait, ce sont les hurlements de victimes, des enfants jetés tout vifs dans les fours (cf. les témoignages de Marie-Claire Vaillant-Couturier), qui *répondirent*, finalement, hélas ! Céline a-t-il dit, comme le Kaiser : « das habe ich nicht gewollt ! »

Les lettres de Céline à Ovadia publiées ici, ont toutes le ton de la sincérité... elles sont la suite du *pardon* demandé déjà lors de la republication du «*Voyage*». Je crois Céline sincère lorsqu'il écrit « Vive Ben Gourion ». Sincère aussi lorsqu'il dit : « Bien sûr que les hommes et surtout les scribaillons sont aussi délirants jaloux à Tel-Aviv qu'ici, que partout ! La race, l'ethnie, la juiverie, n'ont rien à voir !... *hommes suffit* ! Ils diront tout, écriront tout, pour que vous creviez ! Envie ! »

Céline promet aussi comme on le voit, à Ovadia, de lui écrire une préface : « Je n'ai encore jamais préfacé *personne* (cela est vrai) (Je le ferai, écrit-il) « pour emmerder ceux qui me veulent *antisémite* les Tartuffes ! Pour se faire valoir larbins très enthousiastes, et bourriques éperdues ! Vous connaissez le genre... ».

Proximité des deux hommes, alimentée par cette curieuse curiosité de Céline pour cet Etat en train de se construire dans les années 50.

Le Peuple juif ne rentrait-il pas, avec l'Etat d'Israël, dans la norme de tous les peuples ? Enfin, si l'on pouvait voir *l'ours d'Ovadia*, comme dit Céline, on verrait qu'il doit s'inscrire aussi, certainement, ce manuscrit, dans la « postérité juive » de Céline. *Car il y a une postérité juive de cet écrivain anti-juif*. Croit-on que l'école juive-américaine du roman moderne ne lui doive rien ? Et en particulier Philippe Roth. Croit-on que cet écrivain n'ait pas eu en sa possession au moins l'une des deux ou trois traductions à l'Américain du « Voyage » parues depuis 1936 ?

Plus près de nous, c'est à dire du côté des écrivains de langue française, beaucoup d'écrivains juifs de notre temps n'ont pas eu, eux, le *dibbouk* Céline, comme Céline avait en lui, son *dibbouk* juif ?

En conclusion

Il y a continuité de style, sinon de thème, entre les grands romans de Céline et les pamphlets antisémites.

Nous avons essayé de montrer que la transposition émotionnelle, le style émotif, a conduit Céline au bout de la nuit, c'est à dire au bout de la matrice *maternelle* qu'était pour lui le lexique de la classe-mère, les idiotismes de la classe-mère, cette classe angoissée, ou même terrorisée, menacée constamment de faillite économique, c'est à dire de disparition sociale. C'est cette angoisse, bien sûr, qui explique la « procréation par la mère » du langage nazi.

La grandeur de Céline, cependant, c'est l'émotion, c'est ce langage crié, ou plutôt hurlé, ce *sarrabath*, comme il l'appelle lui-même, non sans allusion à la mystique juive. Céline aurait-il pu arrêter son *sarrabath* avant qu'il ne se cristallise en paroles de haine, en paroles *idéologiques* ?

Lettres

Louis-Ferdinand Céline

le 22

Mon cher Oradon

Le meys est d'envoyer, de ma part
votre manuscrit à Roger Nimier

11RF 5 Avei Sébastien Botter Paris-

12e à 99 pourvoi. sur le bus: 700.

Bien amicalement

L.F.C.

D^r L.-F. DESTOUCHES
LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS

25 TER. ROUTE DES GARDES
MEUDON (S.-&O.)
OBS. 19-79

LE

12/7

Mon cher Ami

Tout ce qui se passe
est si idiot que ce
n'est pas une lettre qui
peut vous renseigner.

Il faudrait parler qui
vous rend vous-même,
vous faire une idée.

Mais toute cette
caféomallade veut être
la "vacance"
en suite.

Ayez bien amicalement

Destouches

D^r L.-F. DESTOUCHES
LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS
25 TER. ROUTE DES GARDES
MEUDON (S.-&O.)
OBS. 19-79

LE

1/3

Cher. Am

Bien entendu! et
bravo! Vive le Scorpion!
mais il faudra que
vous attendiez encore un
mois environ, qui je
te réunis mes meilleurs
pensées affectives!

Je vous tendrai au
courant

Bien sincèrement

Destouches

DR L.-F. DESTOUCHES

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS

25 TER. ROUTE DES GARDES
MEUDON (S.-&O.)

OBS. 19-79

LE

24/7

Cher Ami

Figurez vous que mon
éditeur américain recort
de Tel Aviv. 2 Ben-Zakai St
E. Plotel - "Zakel" l'offre
de traduire le "voyage"
en hébreu? Je vois bien
mais vous seriez bien
amical de m'écrire de
quoi il s'agit?

Votre ami

Destouches

DR L.F. DESTOUCHES
de la Faculté de Médecine de Paris
25 rue des Saussaies
MEUDON (S. & O.)

13/8

Cher Ami

Prenez du Voyage ou Ma Grèce ce que
vous semblera le mieux ^{convient} aux
lecteurs israéliens... Vous êtes meilleur
juge que moi... Ce que vous ferez sera
bien... parfait... mais Pocket Book Avon
ne possède aucun droit je pense sur
la traduction... Le Voyage a été traduit
deux fois au paravent en USA. et en anglais...
mais qu'importe! qu'ils se débrouillent!
Bien sûr que vous voudrez bien cette
traduction en hébreu! partage

Le 24/8

Mon cher Ami -

Larsen et Israelien se débrouiller
avec les Jallimar! ce n'était pas
la bonne roue. mais je ne peux plus
vous en expliquer par lettre! tant pis!
sur votre manuscrit où qu'il paraisse
~~refez-les~~ supprimez tous les
passages légers... je suis guette
extremement... d'autres peuvent tout se
mettre, moi rien... remplacé par du
psychologue & pittoresque etc... mais rien
me d'équillant... je n'y couperais pas!

avec moi 50th/100 les droits
d'auteurs! begre! si il y en a!

Il me semble que votre public
restreint mais tres avante des
nouvelles linguistiques se peut
peut etre interesse par les
"Entretiens avec le P. Y" ?

Bien entendu preface. preface
ou que vous soyez publie...

Bien votre ami
Les bichy

Gallemerd, il edite 3 ~~à~~ romans
nouveaux par jour. (1 trois!) Pourquoi
pas le votre? Je le traite de
fumier, de tous les noms, il le mérite!
lui et sa bande! il s'en foute
bien! il est "casse fort" il
est plus coriace et bandit et
maquereau et hypocrite et "double-
traitard" qu'on le peut penser même
en déchant! donc pas à se gêner
avec lui! Envoyez votre ours!
Je le lui présenterai illico!

Avec bien cordialement
W. C. de D. D.

le 9/3

Cher Ann

Une très longue pratique des
études me fait vous dire que
je donnerai cette préface que
votre livre imprime. pas avant!

les conseils ce qu'ils valent
c'est la préface! après quoi
ils s'arrivent au diable! et
le livre est non dix!

Quand vous n'êtes
pas assez méfiant! il faut
l'être impitoyablement avec
ces coquins!

Bien à vous
Benoit

D^r L.-F. DESTOUCHES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
26 TER, ROUTE DES GARDES
MEUDON (S.-&-O.)

LE

23/4

Cher Ami

Refus de Gallimard
pour des motifs obscurs...

Vaseux ! En vérité triste

Il refuserait pas si
vous étiez académicien, ou
pédagogue farnes. Bon

Je vas tenter la chance
avec un autre banquier.

Votre bon ami

Malme

D^r L.-F. DESTOUCHES

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

25 TER, ROUTE DES GARDES

MEUDON (S.-&-O.)

LE

5/4/53

ols 1979

Cher honneur

Je n'ai pas voulu que
les choses traussent. J'ai
avertit Gallimard et son
chauffeur vient de me
chercher votre manuscrit
qui est à présent en
lecture à la N.R.F. 5 Rue
Sébastien Bottin. Je ne
l'ai pas lu. On ne m'en
a pas laissé le temps !

Ce n'est pas grave.
Dès que Sallamart aura
pris sa décision, comme
convenu je vous écrirai
la préface.

Vous savez qu'il
publie environ 400
romans par an.

C'est une usure! Il
doit en recevoir environ
10000 qu'il ne publie
pas! J'espère bien

le 5/5/55

DR L.F. DESTOUCHES
de la Faculté de Médecine de Paris
25 ter, Route des Gardes
MEUDON (S. & O.)

Fasquelle - éditeur - 11 Rue de Fenelle -
Paris est venu hier ici chercher votre
manuscrit pour le lire. Il doit me
donner rapidement réponse. Espérons
qu'il sera moins abruti que Gallmann.
En tout cas il est plus jeune!

A bientôt très amicalement

Destouches

DR L.-F. DESTOUCHES

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE

25 TER, ROUTE DES GARDES

MEUDON (S.-&-O.)

que vous allez être des
400! C'est le but!

Que les Dieux d'Israël,
de Jéhovah et
du Tonnerre soient
avec nous!

Je crois que je
vous écrirai bientôt
que les Dieux et Jastor
se décideront vite

Destouches

DR L.-F. DESTOUCHES

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS

25 TER. ROUTE DES GARDES
MEUDON (S.-&O.)

OBS. 19-79

LE

~~26/2~~

Cher Ann

Que devenez vous dans
tout ce barouf? ne vous
est-il rien arrivé? et
votre manuscrit?

Serais bien heureux d'avoir
de vos nouvelles.

Votre fidèle ami

Destouches

D^r L.-F. DESTOUCHES
LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS
23 TER. ROUTE DES GARDES
MEUDON (S.-O.)
OBS. 19-79

LE 6/6/55

cher Ami.

Vous allez recevoir une
lettre de Faouquelle vous
demandant de retoucher
votre manuscrit. Je sais
que cela est horripilant
au possible! mais je le
crois alors engagé à le
publier. Bien entendu
vous le préfacerez. Ce
jeune Faouquelle me

paraît bien plus
fréquentable que les
fallimars!

Bien sûr que les hommes
et surtout les scrupelleux
sont aussi décevants jaloux
à Tel Aviv qu'ici, que
partout! la race, l'éthnie,
la juvénile, n'ont rien à
voir. hommes suffit! ils
diront tout couvriront tout
pour que vous crevez! Envie!
Bien amicalement

Poèmes

Jacques Ovadia

Jérusalem

Cité enceinte d'essaims de passions
île de pierre dans un océan d'impiété
je te jérusalème
depuis cette aube de cloches d'oiseaux de cris
où tu as cloué une barre d'échardes
sur la croix charpentée de coeur à foie
pour crucifier ma loyauté
déjà flambée aux soleils de ta chair
ô cité grise sur blason bleu

je te jérusalème
cité des desseins féconds sous l'algèbre de tes toits
saurée dans le métal de tes canicules
décapée par les rasoirs glacés de tes blizzards
et posant des couronnes de cils d'yeux barbelés
sur les dents écarlates de ta muraille
ô cité d'une impériale vieillesse
tourmentée par ses fétiches grimaçants

je te jérusalème
pour la femme très belle mais trop voilée
qui essuya sur ma figure aux rides mythiques
la sueur des errements traçant des rigoles
hésitantes
du Golan du front au Néguev du menton

Mais comme je te Jérusalem
cité structurée sur des couleurs
passées comme les teintes des icônes
de très anciennes icônes
les plus précieuses
les sargasses de ton passé
te parent d'un orgueil de corail
te grisent et te macèrent
dans l'alcool hérodien d'un présent insensé

Si je te nie Jérusalem
que le poivre de la Reine de Saba
me ronge les parties
que mon souffle se glace
et me herse les poumons
et que le sel vital de la mer
décompose les tambours de mon incroyance.

Jérusalem
28 juin 1967

L'ombre

J'étais pierre
lancée par une rouge nostalgie
portant en moi
l'ombre lourde du peuple désorienté
cette ombre avait été rangée
dans le magasin des accessoires du temps
perdu lui aussi
cette ombre je l'ai demandée un an un jour
après selon le règlement
et jalousement gardée pour la déposer
un an et un jour
après au bout du quai
au pied des trois arbres au feuillage d'espérance

291.

La Folie Célin

Gare Palmer-Haifa
4 mai 1991